

qui prenaient la place des milices Tarentines, le consul Romain avait abandonné l'attaque de la ville pour rentrer en Apulie : mais les Romains, à l'exception du territoire immédiat de Tarente, n'en dominaient pas moins dans toute l'Italie. Nulle part, dans le Sud, les coalisés n'avaient d'armée en campagne; et, dans le Nord, les Étrusques, qui seuls luttaient encore, avaient été défaits sur tous les champs de bataille (473). Les alliés, dès avant l'arrivée du roi, avaient mis toutes leurs troupes sous ses ordres, promettant une armée de trois cent cinquante mille hommes de pied et de vingt mille cavaliers: les grands mots leur coûtaient bien moins que les effets. En réalité, l'armée dont Pyrrhus devait prendre le commandement suprême était toute à créer; et, pour le moment, Tarente seule mettait à sa disposition les ressources qui lui appartenaient. Pyrrhus débute par ordonner une levée de mercenaires Italiotes aux frais de la ville, et réclame l'enrôlement de tous les citoyens en âge de porter les armes. Les Tarentins ne l'entendaient pas ainsi. Ils avaient cru acheter à beaux deniers la victoire, comme une marchandise courante; et le roi violait le contrat en les forçant à la conquérir les armes à la main. A l'arrivée de Milon, ils s'étaient vus avec joie débarrassés du service si lourd des portes de la place : aujourd'hui qu'il faut aller au dehors se ranger sous les étendards de Pyrrhus, ils regimbent, et le roi menace les récalcitrants de la peine capitale. Les événements donnaient raison au parti Romain, qui renoue ou paraît renouer ses intelligences avec la République. Pyrrhus, que cette résistance est loin de surprendre, traite aussitôt Tarente en ville conquise : il cantonne ses soldats dans les maisons des citoyens, suspend les réunions populaires et les banquets (συστήσια), si nombreux d'ordinaire, ferme le théâtre et les promenades, et confie les portes à la garde de ses Épirotes. Les meneurs sont transférés en

281 av. J.-C.

foule en Épire, comme otages : plusieurs n'évitent le même sort qu'en s'enfuyant à Rome. Qu'on ne conteste pas la nécessité de ces rigueurs ! Sans elles, il n'était pas possible de faire fond sur les Tarentins. Le roi, toutes ses dispositions prises, et appuyé désormais sur une puissante place forte, peut enfin songer à entamer ses opérations.

A Rome aussi on savait à quels combats il faudrait faire face. Comme il importait de s'assurer de la fidélité des alliés, ou mieux, des sujets de la République, celle-ci met des garnisons dans les villes dont les dispositions lui sont suspectes : les chefs du parti de l'indépendance nationale sont ou arrêtés, ou même mis à mort, partout où il semble nécessaire. Tel fut le sort, notamment, d'un certain nombre de sénateurs de Preneste. Les préparatifs de guerre sont activement poussés : une contribution militaire est levée : les contingents entiers des alliés et des *déditices* sont exigés : il n'est pas jusqu'aux prolétaires, d'habitude exempts du service, qui ne soient appelés sous les armes. Une armée Romaine demeure comme réserve dans la capitale. Une seconde armée, conduite par le consul *Tiberius Coruncanius*, entre en Étrurie, et réduit Volci et Volsinies. Mais les forces principales marchent vers le Sud : on les fait partir le plus diligemment possible, pour qu'elles puissent encore atteindre Pyrrhus dans le pays Tarentin, et l'empêcher de réunir sa propre armée aux contingents fournis par les Samnites et les autres Italiotes soulevés contre Rome. Avant ce moment, les garnisons cantonnées dans les villes de la Grande-Grèce seront, on l'espère, un premier obstacle aux progrès du roi. Sur ces entrefaites, une révolte des soldats enfermés dans Rhegium (on y comptait huit cents Campaniens et quatre cents Sidicins sous les ordres du Campanien *Decius*), enlève aux Romains cette importante place, sans pour cela la livrer à Pyrrhus. Si, d'un

Armements  
à Rome.Premiers  
combats  
dans  
l'Italie du Sud.

côté, la haine nationale du nom Romain a poussé à cette révolte; Pyrrhus, d'un autre côté, venu d'au delà des mers pour défendre et sauver les Hellènes de l'Italie, ne peut en aucune façon admettre dans la coalition des troupes qui ont massacré leurs hôtes dans leurs propres maisons. Rhegium reste donc isolée et indépendante, cultivant une étroite amitié avec les *Mamertins*, apparentés et complices des Campaniens de Decius, et qui, pour la plupart anciens soldats Campaniens d'Agathocle, se sont de la même manière emparés de Messine, la ville Sicilienne située en face. Les nouveaux Rhégiens brûlent et détruisent ensuite les villes Grecques voisines, Crotona, où la garnison romaine est passée au fil de l'épée, et Caulonia, qui est rasée. Cependant les Romains ont jeté un faible corps sur la frontière Lucanienne, et renforcé la garnison de Venouse : ils parviennent ainsi à empêcher la jonction des Lucaniens et des Samnites avec l'Épirote; et en même temps leur grande armée, formée de quatre légions et des contingents alliés en pareille proportion, comptant ainsi, ce semble, au moins cinquante mille hommes que commande le consul *Publius Lævinus*, marche contre le roi. Celui-ci, campé avec ses troupes et celles de Tarente entre Pandosie<sup>1</sup> et Héraclée, la colonie Tarentine, s'attachait à couvrir cette dernière place (474). Les Romains, appuyés par leur cavalerie, franchissent le *Siris*. Puis, lançant celle-ci sur l'ennemi, ils débutent par une chaude et heureuse attaque. Pyrrhus, qui se bat au premier rang de ses cavaliers, est lui-même précipité à terre, et les escadrons Grecs, épouvantés de la disparition de leur général, laissent le champ aux escadrons Romains. Mais déjà le roi a couru à son infanterie : il se met à sa tête, et le combat recommence

Bataille  
d'Héraclée.

280 av. J.-C.

<sup>1</sup> [Située près de la localité actuelle d'Anglona, et qu'il ne faut pas confondre avec une autre ville plus connue, du même nom, dans la région de Cosenza.]

pour ne finir que par la victoire de l'une ou de l'autre armée. Sept fois les phalanges et les légions s'entre-choquent, et la bataille dure toujours. Là tombe *Mégaclès*, l'un des meilleurs officiers de l'Épirote: il portait l'armure royale dans cette rude journée; et pour la seconde fois les Grecs s'imaginent que Pyrrhus est mort. Leurs rangs flottent: le désordre les gagne, et *Lævinus*, qui croit enfin tenir la victoire, jette toute sa cavalerie sur leur flanc. Pyrrhus est indomptable: il ranime le courage ébranlé des siens; et parcourant tête nue toutes ses lignes, il fait avancer contre les cavaliers Romains ses éléphants jusqu'à gardés en réserve sur les derrières. A leur vue les chevaux s'effarouchent: les légionnaires n'osent plus marcher, et tournent le dos: la cavalerie est ramenée sur l'infanterie: les éléphants, qui la poursuivent, entr'ouvrent et brisent les rangs serrés des légions; et les éléphants et les *chevau-légers* Thessaliens accourus avec eux, font un affreux carnage des fuyards. Si un brave soldat Romain, *Gaius Minucius*, premier *hastaire* de la quatrième légion, n'eût pas blessé et renversé l'une des monstrueuses bêtes, et par là semé aussi le désordre parmi les ennemis, c'en était fait de l'armée Romaine. Ses débris purent à grande peine retraverser le *Siris*. Ses pertes étaient grandes: le vainqueur trouva sept mille Romains morts ou blessés sur le champ de bataille: deux mille prisonniers avaient été faits. Les Romains eux-mêmes, en y comprenant ceux de leurs blessés qu'ils purent ramener avec eux, évaluèrent leurs pertes à quinze mille hommes mis hors de combat. De son côté, l'armée de Pyrrhus n'avait pas moins souffert: quatre mille de ses meilleurs soldats, plusieurs de ses meilleurs lieutenants étaient tombés. C'étaient ses vétérans surtout qui avaient payé de leur personne; et il lui devenait bien plus difficile de les remplacer, qu'aux Romains de remettre au complet les cadres de leurs milices. La victoire était due principale-

ment à l'attaque des éléphants, à une première surprise, qui ne se répéterait plus sans doute! On comprend des lors que le roi, en excellent tacticien qu'il était, ait plus tard comparé son triomphe à une défaite : mais il y aurait folie à croire, avec les poètes de la légende Romaine, que dans l'inscription du monument par lui consacré à Tarente, il soit allé jusqu'à le dire, rabaissant ainsi sa propre gloire devant le public. Politiquement parlant, peu importait le haut prix payé pour la victoire! Gagner la première bataille était tout. Ses talents de général s'étaient manifestés au grand jour sur un terrain nouveau ; et vainqueur à Héraclée, il rendait aussitôt l'union et l'énergie à la coalition défailante des Italiotes. D'abord, les résultats de la journée étaient considérables et immédiats. La Lucanie était perdue pour Rome. Lævinus rappela à lui toutes les troupes qui s'y trouvaient, et rentra en Apulie. Bruttiens, Lucaniens, Samnites, tous opérèrent leur jonction avec le roi. Excepté Rhegium qui gémissait opprimée par cette bande de brigands Campaniens, toutes les villes Grecques se donnent à Pyrrhus : Locres lui livre même sa garnison Romaine. Elles supposaient, et avec raison, qu'il ne les remettrait jamais à ses alliés Italiotes. Ainsi Pyrrhus vit arriver à lui les Sabelliens et les Grecs tout à la fois : mais là s'arrêtèrent les effets de sa victoire. Les Latins ne se souciaient pas d'appeler le secours d'un bras étranger pour expulser les Romains, quelque lourd que fût le joug de leur domination. Venouse, bloquée étroitement par l'ennemi, tint bon. Pyrrhus, bon connaisseur en bravoure, avait traité honorablement les valeureux soldats de Rome qu'il avait capturés sur les bords du Siris : il leur offrit, selon l'usage des Grecs, de prendre rang dans son armée, mais leur réponse lui apprit qu'il avait affaire à une nation, et non à des bandes de mercenaires. Pas un d'eux, soit Romain, soit Latin, ne voulut entrer à son service.

Il offrit alors la paix aux Romains. Militaire prévoyant, il se préoccupait des difficultés de sa position stratégique ; homme d'État expérimenté, il se tenait prêt, à l'heure la plus opportune, à saisir l'occasion favorable d'un traité avantageux. Confiant dans l'impression qu'on avait dû ressentir à Rome au lendemain de la grave défaite d'Héraclée, il espérait tout à la fois sauvegarder l'indépendance des villes de la Grande-Grèce, et interposer entre elles et Rome un groupe d'États de second et de troisième ordre, alliés et satellites du nouvel empire Hellénique. Aussi demandait-il aux Romains l'évacuation et la liberté de toutes les cités Gréco-italiques, de celles de Lucanie et de Campanie nommément ; la restitution de leur territoire aux Samnites, Dauniens, Lucaniens, Bruttiens ; et entre autres la remise de Lucérie et de Venouse. Que si, chose probable, il fallait une seconde fois en venir aux mains avec Rome, encore valait-il mieux rouvrir la lutte au plus tôt, quand les Grecs occidentaux étaient unis sous le drapeau d'un même maître, la Sicile gagnée, l'Afrique peut-être déjà conquise. Telles furent les bases des instructions confiées par le roi à son ministre fidèle, le Thessalien Cinéas, que ses contemporains comparaient à Démosthènes ; si tant est qu'on puisse comparer le rhéteur à l'homme d'État, le serviteur d'un maître absolu au libre conseiller d'un peuple. L'habile négociateur avait ordre de montrer en tout la haute estime que ressentait en effet Pyrrhus pour les vaincus d'Héraclée ; de déclarer que son roi souhaitait de venir à Rome en personne ; d'employer, pour lui concilier les esprits, la louange toujours agréable à entendre de la bouche d'un ennemi, les flatteries, dans l'occasion les présents distribués à propos, et enfin tous les artifices tentateurs de l'école politique des cours d'Alexandrie et d'Antioche. Le sénat hésita un moment : il semblait sage à plusieurs de reculer pour un temps, et d'attendre jus-

Tentatives  
de paix.

312, 307 av. J.-C.

296.

qu'au jour où le dangereux compétiteur irait s'embarrasser ou périr dans des entreprises ambitieuses. Mais tout à coup se lève un consulaire aveugle et en cheveux blancs, Appius Claudius (censeur en 442, consul en 447 et 438)! Depuis longues années il a quitté la scène politique; mais dans ce jour où s'agitent les destinées de Rome, il s'est fait conduire à la Curie. Il ranime le courage des sénateurs plus jeunes, et en quelques paroles enflammées il leur souffle une indomptable énergie. C'est alors et pour la première fois que fut faite cette fière réponse, qui depuis devint la maxime d'État de Rome : « La République ne traite pas, tant qu'il reste un étranger sur le sol Italique. » Pour joindre les actes aux dires, l'envoyé de Pyrrhus reçoit l'ordre de quitter la ville aussitôt. Le but de l'ambassade était manqué et le diplomate royal, loin d'avoir lui-même produit l'effet qu'il attendait de son éloquence, s'en revint ému de cette dignité virile et imposante au lendemain d'un tel désastre; il déclara à son maître que les citoyens de Rome lui avaient semblé autant de rois. De fait, le courtisan avait eu devant lui un peuple libre!

Pyrrhus  
continue  
la guerre.

Durant les négociations, Pyrrhus s'était avancé jusqu'en Campanie. A la nouvelle de leur rupture, il prit la route de Rome, voulant aller donner la main aux Étrusques, briser le faisceau des alliés de la République, et menacer la capitale elle-même. Mais Rome ne s'effraye pas plus qu'elle ne s'est laissé gagner. La voix du héros appelant les citoyens à se faire inscrire au lieu et place des soldats morts à l'ennemi, la jeunesse de Rome était accourue en foule, à la nouvelle de la défaite d'Héraclée. Lœvinus réunit deux légions de formation récente aux légions ramenées de Lucanie; et, plus fort qu'avant la bataille, il suit le roi dans sa marche, couvre Capoue, et déjoue une tentative sur Néopolis, avec qui Pyrrhus

veut se mettre en communication. La ferme attitude des Romains leur réussit : à l'exception des villes de l'Italie inférieure, nul peuple allié qui ait un nom, n'ose rompre avec eux. Pyrrhus pousse alors une pointe sur Rome. Il traverse de riches contrées, dont l'aspect florissant l'étonne; surprend *Frégelles*; force le passage du Liris, et arrive devant *Anagnia*, qui n'est guère qu'à huit milles allemands [16 lieues] de Rome. Nulle armée n'est devant lui : mais toutes les villes du Latium lui ferment leurs portes; mais Lœvinus le suit pas à pas avec les légions de Campanie: tandis qu'au nord le consul *Tibérius Coruncanius*, qui vient de conclure avec les Étrusques la paix la plus opportune, amène en toute hâte un second corps; et qu'à Rome même, les réserves, sous les ordres du dictateur *Gnaeus Domitius Calvinus*, s'apprentent aussi à le combattre. L'entreprise du roi est manquée. Il ne lui reste plus qu'à battre en retraite. Quelque temps encore il demeure en Campanie, inactif en face des légions et des consuls réunis; guettant, sans la rencontrer, l'occasion de frapper un grand coup. Puis, l'hiver venu, il quitte le territoire ennemi, cantonne ses troupes dans les villes amies, et va prendre ses quartiers à Tarente. Les Romains arrêtent aussi leurs opérations; et leur armée va se reposer à *Firmum* [*Fermo*], dans le *Picentia* : là, par l'ordre du sénat, les soldats battus sur le Liris, sont condamnés à passer l'hiver sous la tente.

Ainsi finit la campagne de 474. La paix, séparément faite par les Étrusques à l'heure décisive, et la retraite inattendue de Pyrrhus, trompant ainsi les plus ardentes espérances de la coalition, effacèrent en grande partie l'impression favorable et les résultats de la bataille d'Héraclée. Les Italiotes se plaignaient de la lourdeur des charges de la guerre, de l'indiscipline des soldats dans les cantonnements. Le roi, de son côté, importuné de ces criaileries continuelles, fatigué des vacillations poli-

280 av. J.-C.

Deuxième  
campagne  
de Pyrrhus.

tiques et de la pauvreté militaire de ses alliés, entrevoyait déjà qu'en dépit de sa tactique savante, il ne lui serait pas possible d'atteindre à l'accomplissement de la mission qu'il s'était donnée. En voyant arriver une ambassade de trois consulaires romains, parmi lesquels figurait Gaius Fabricius, le vainqueur de Thurium, il crut d'abord à un retour vers les idées de paix : mais ceux-ci n'avaient pouvoir de traiter que du rachat ou de l'échange des prisonniers. Pyrrhus refusa d'abord leurs propositions ; puis, à la fête des Saturnales, il les relâcha sur parole. La postérité a célébré leur fidélité à leur serment, et aussi la probité de l'envoyé Romain qui ne voulut point se laisser corrompre : éloge parfaitement maladroit, et faisant ressortir la lâcheté des contemporains, bien plus qu'il ne caractérise les vertus des temps passés.

279 av. J.-C.

Pyrrhus reprit donc l'offensive au printemps de 475, et marcha vers l'Apulie, où les Romains vinrent à sa rencontre. Espérant ébranler d'une seule fois leur système d'alliances militaires, il les provoqua à un second et décisif combat. Les Romains ne reculèrent point. Le choc eut lieu près d'*Ausculum* (*Ascoli di Puglia*). Sous les étendards du roi, l'on comptait les Épirotes et les Macédoniens, les mercenaires Italiens, les milices civiques de Tarente, les *boucliers blancs*, comme elles s'appelaient, et les Lucaniens, les Bruttians et les Samnites : en tout soixante dix mille hommes de pied, dont seize mille Grecs et Épirotes ; et, de plus, huit mille chevaux et dix-neuf éléphants. Du côté des Romains étaient les Latins, les Campaniens, les Volsques, les Sabins, les Ombriens, les Marrucins, les Péligniens, les Frentans et les Arpaniens ; leur armée se composait, de même, de soixante-dix mille fantassins, dont vingt mille citoyens de Rome, et de huit mille cavaliers. De part et d'autre on avait modifié l'armement et l'ordre de bataille. Le coup d'œil militaire

de Pyrrhus lui avait bientôt appris les avantages de l'*ordre manipulaire* des légions. Il avait donc, sur les ailes, changé le vaste front de ses phalanges, distribué ses soldats en pelotons brisés, pareils aux cohortes Romaines ; et, par des motifs politiques autant que par raison de tactique, peut-être, il avait entremêlé les contingents Tarentins et Samnites avec ses propres divisions, maintenant au centre les masses compactes de sa phalange Epirote. Les Romains avaient amené avec eux, pour repousser les éléphants, des chars de combat surmontés de longues barres de fer portant des réchauds enflammés à leur extrémité, et de mâts mobiles armés d'une pointe également en fer, et s'abaissant à volonté : premier type, sans nul doute, de ces fameux ponts d'abordage qui, plus tard, jouèrent un grand rôle dans la première guerre Punique, selon le récit des Grecs, moins partial, ce semble, que la version Romaine que nous possédons aussi. Pyrrhus eut le dessous le premier jour : forcé de donner la bataille sur les rives escarpées et marécageuses d'une rivière, il n'avait pu développer en ligne ni sa cavalerie ni ses éléphants. Mais, le second jour, le roi occupa le premier les bords du cours d'eau ; et atteignant la plaine sans pertes sensibles, il déploya sa phalange tout à son aise. En vain les Romains se précipitèrent bravement, et l'épée à la main, sur les *sarisses* ; la phalange leur opposa son inébranlable muraille : de leur côté les légions ne purent être entamées. Mais bientôt les nombreux soldats placés sur le dos des éléphants, ayant repoussé à coups de flèches et de frondes les hommes montés sur les chars, et coupé les traits des attelages, les éléphants vinrent se heurter contre les lignes Romaines, où le désordre commença. La fuite des légionnaires des chars fut le signal d'une déroute générale, déroute peu sanglante, d'ailleurs. Le camp était proche, et reçut les vaincus. A la vérité encore, et à en

croire la relation Latine, pendant la mêlée, un corps d'*Arpaniens*, séparé de l'armée principale des Romains, avait attaqué le camp des Épirotes, à peu près dégarni, et l'avait incendié. Dans tous les cas, c'est à tort que les Romains ont soutenu, depuis, que la journée était demeurée indécise. Leur armée avait dû, cela est certain, repasser la rivière ; et Pyrrhus était resté maître du champ de bataille. Les Romains avaient perdu, au dire des Grecs, six mille hommes, et Pyrrhus trois mille cent cinq<sup>1</sup>. Pyrrhus avait eu le bras percé d'outre en outre d'un coup de javelot, en combattant, suivant son habitude, au plus fort de la mêlée. Quoi qu'il en soit, victorieux cette fois encore, il avait cueilli d'inutiles lauriers. Général ou soldat, il remportait l'honneur de la journée, mais sans avancer d'un pas ses affaires politiques. Il lui fallait un succès éclatant, qui entraînât la dispersion de l'armée romaine ; et, donnant l'occasion et l'impulsion attendues peut-être, transformât en révolte ouverte les hésitations de bon nombre des alliés de la République. Au lieu de cela, les légions continuaient à lui tenir tête : les confédérés Romains ne bougeaient pas ; l'armée Grecque, qui n'était rien sans son chef, demeurait paralysée pendant le temps d'inaction que lui imposait sa blessure. Cette seconde campagne était, pour ainsi dire, perdue. L'hiver vint, et le roi se retira à Tarente ; les Romains, cette fois, campant en Apulie. Le jour se faisait de plus en plus sur la situation. Les ressources militaires faisaient défaut à Pyrrhus, comparées à celles de Rome ; de même, dans l'ordre poli-

<sup>1</sup> Ces chiffres sont vraisemblables. La relation Romaine dit bien qu'il y eût, de chaque côté, 45,000 hommes hors de combat, tant tués que blessés : une version postérieure compte 5,000 morts chez les Romains, et 20,000 chez les Grecs. Il n'est point hors de propos d'appeler ici l'attention sur un des rares cas où le contrôle est possible, et de vérifier par là combien sont peu croyables d'ordinaire les chiffres donnés par les *annalistes* romains. Chez eux le mensonge va croissant comme l'avalanche [*Crescit eundo*].

tique, la coalition, sans lien et sans discipline, à la tête de laquelle il s'était placé, ne pouvait soutenir la comparaison avec la *symmachie* puissante et solide de ses rivaux. Les coups de force et de surprise, le génie du stratège Grec, pouvaient bien lui donner encore la victoire, comme dans les journées d'Héraclée et d'Ausculum ; mais à chaque triomphe nouveau ses moyens d'action allaient s'épuisant, et les difficultés croissaient à chaque nouvelle entreprise. Les Romains, déjà, se sentaient visiblement les plus forts, et attendaient l'heure, patients et courageux. La guerre contre la République n'était plus une de ces expéditions d'artiste en tactique, comme la comprenaient et la pratiquaient encore les princes de la Grèce ; et les combinaisons les plus savantes de Pyrrhus venaient se briser contre les énergies puissantes, à plein déployées, de la *landwehr* nationale. Ayant conscience de toutes ces difficultés insurmontables, dégoûté de ses victoires, méprisant ses alliés, le roi ne persistait que pour son honneur militaire. Il avait promis de ne quitter l'Italie que quand il aurait mis ses clients à couvert de l'invasion des Barbares ! Mais son impatiente et fouguese nature ne permettait pas de douter qu'il ne saisisse le premier prétexte, et qu'il ne désertât bientôt un devoir stérile. Ce prétexte, il le trouva dans les affaires de Sicile.

Agathocle mort (465), il n'y a plus eu de puissance prédominante et dirigeante chez les Grecs de Sicile. Pendant que, dans les diverses cités, des démagogues incapables, ou des tyrans vulgaires se relèvent tour à tour, les Carthaginois, depuis longtemps maîtres de la pointe occidentale, s'étendent sans obstacle dans l'Est. Agrigente tombe enfin dans leurs mains : ils croient l'heure venue où ils toucheront le but qu'ils ont en vue depuis des siècles, et achèveront la conquête de l'île entière. Ils se préparent à l'attaque de Syracuse. Cette ville, qui

jadis avait tenu tête à Carthage et sur terre et sur mer, affaiblie par ses discordes intestines et par un déplorable gouvernement, était tombée si bas aujourd'hui, qu'elle n'attendait plus son salut que de la force de ses murailles et du secours de l'étranger. Nul ne pouvait l'assister que Pyrrhus. Le roi d'Épire, en effet, avait été aussi le gendre d'Agathocle; et son fils Alexandre, né de son second mariage avec la fille du Sicilien, était déjà parvenu à sa seizième année. Tous deux pouvaient, sous tous les rapports, se dire les héritiers naturels de l'ancien maître de Syracuse et de ses vastes desseins. Si la liberté était perdue pour la cité, du moins allait-elle trouver une compensation brillante à devenir la capitale d'un royaume Grec occidental. Les Syracusains firent donc comme avaient fait les citoyens de Tarente; et ce fut à des conditions pareilles qu'ils apportèrent volontairement à Pyrrhus la souveraineté de leur ville (vers 475). Par un rare concours de circonstances, tout sembla un instant favoriser les ambitieuses visées du roi. Maître à la fois de Tarente et de Syracuse, il se crut plus puissant que jamais. Malheureusement, cette concentration dans la même main des villes Grecques de l'Italie et de la Sicile eut pour suite immédiate l'étroite coalition de leurs adversaires. Carthage et Rome changèrent aussitôt leurs antiques traités de commerce en un traité d'alliance offensive et défensive contre Pyrrhus (475). Il était dit dans le nouveau pacte, que si Pyrrhus mettait le pied sur les territoires Romains ou Carthaginois, la République non attaquée viendrait jusque chez l'autre à son secours, en défrayant ses propres troupes. Carthage s'obligeait à fournir des vaisseaux de transport, et à appuyer les Romains avec sa flotte de guerre, sans que d'ailleurs les équipages fussent tenus à descendre à terre et à combattre pour Rome; enfin les deux peuples se donnaient réciproquement parole de ne point con-

Syracuse  
appelle Pyrrhus.

279 av. J.-C.

Alliance  
de Rome  
et de Carthage.

279.

clure de paix séparée avec l'Épirote. En acquiesçant à ce traité, Rome voulait à la fois, et pouvoir attaquer Tarente, et couper à Pyrrhus ses communications avec sa mère-patrie. Pour atteindre ce double objet, il fallait nécessairement la coopération des flottes Phéniciennes. Du côté de Carthage on désirait occuper et retenir le roi en Italie; car alors seulement il devenait possible d'enlever Syracuse, sans coup férir<sup>1</sup>. Ainsi les deux puissances avaient un égal intérêt à occuper les mers entre l'Italie et la Sicile. La flotte Carthaginoise, forte de cent vingt voiles, quitta le port d'Ostie, où *Magon*, son amiral, s'était, il paraît, rendu pour la signature du traité, et s'en alla croiser dans le détroit de Sicile. Les Mamertins, trop sûrs du sévère châtement mérité par leur attentat contre les Grecs de Messine, si Pyrrhus réussissait dans son projet d'empire Italo-sicilien, les Mamertins, dis-je, se jetèrent dans les bras de Rome et de Carthage, et leur livrèrent la rive occidentale du détroit. Les alliés auraient de même voulu occuper Rhegium sur la rive Italienne; mais Rome ne pouvait accorder leur pardon aux bandes Campaniennes qui s'y tenaient cantonnées. De concert avec les Carthaginois, elle tenta de l'enlever de vive force; son attaque échoua. La flotte Phénicienne cingla ensuite vers Syracuse qu'elle bloqua par mer, tandis qu'une forte armée, également Carthaginoise, entamait l'investissement du côté de terre (476). Il était grand temps que Pyrrhus arrivât: pourtant ses affaires en Italie n'étaient point en tel état, qu'il y fût possible de se passer de lui et de son armée. Les deux consuls de

278 av. J.-C.

<sup>1</sup> Les Romains plus tard, et après eux les auteurs modernes ont cru que par ce traité Rome avait voulu surtout exclure les Carthaginois de toute immixtion dans les affaires d'Italie. Magon ne débarqua point à Ostie, cela est vrai; mais il n'en faut point chercher la raison dans les prévisions de l'alliance. Comme le Latium ne fut pas menacé par Pyrrhus, il n'eut pas non plus besoin des secours de Carthage, voilà tout. Mais les Carthaginois combattirent pour Rome dans les eaux de Rhegium.

278 av. J.-C.  
Troisième  
campagne  
de Pyrrhus.

l'année (476), *Gaius Fabricius Luscinus* et *Quintus Æmilius Papus*, bons capitaines tous les deux, avaient vigoureuusement ouvert les hostilités; et quoique, jusqu'alors, les Romains eussent été battus dans toutes les rencontres, le vainqueur seul se sentait fatigué et souhaitait la paix. Pyrrhus fit une nouvelle tentative. Fabricius lui avait livré un misérable qui avait offert aux Romains de l'empoisonner moyennant salaire. Le roi, dans sa reconnaissance, non-seulement renvoya tous ses prisonniers sans rançon; mais, transporté d'admiration pour la noble conduite de ses adversaires, il leur offrit la paix en récompense, aux conditions les plus équitables et les plus avantageuses. Cinéas, dans cette circonstance, aurait fait de nouveau le voyage de Rome; et Carthage aurait craint un instant de voir son alliée accéder à l'arrangement proposé: mais le Sénat persista dans sa première réponse. Il ne restait plus à Pyrrhus, s'il ne voulait pas voir tomber Syracuse et s'écrouler tout l'édifice de ses plans, que de laisser à elle-même la coalition Italique; et de passer en Sicile, ne gardant que les deux places maritimes les plus importantes, Tarente et Locres. En vain les Lucaniens et les Samnites le supplient; en vain les Tarentins le somment, ou d'avoir à remplir son devoir de général de la ligue, ou de leur rendre leur ville. Aux plaintes et aux reproches, Pyrrhus répond par des paroles consolantes, par l'espoir en des temps meilleurs, ou par de durs refus. Milon reste à Tarente; Alexandre, le fils du roi, garde Locres: pour Pyrrhus, dès le printemps de 476, il s'embarque et met le cap sur Syracuse.

Descente  
de Pyrrhus  
en Sicile.  
278.

La guerre  
se ralentit  
en Italie.

Le départ du roi laissa aux Romains toute liberté d'action en Italie. Nul n'osa plus leur résister en rase campagne: partout leurs adversaires s'enfermèrent dans leurs citadelles ou dans leurs forêts. Mais la lutte dura plus longtemps qu'on ne l'espérait à Rome, soit à raison

même de la nature de cette guerre, toute de sièges ou de montagnes, soit aussi à raison de l'épuisement des Romains, attesté par les rôles qui tombèrent à 17,000 têtes, de l'an 473 à l'an 479. Les pertes avaient été effrayantes. En 476, le consul *Gaius Fabricius* fut assez habile pour amener l'importante colonie de Tarente, Héraclée, à faire séparément la paix; elle obtint des conditions très-favorables. En 477, on se battit dans le Samnium, où les Romains perdirent encore beaucoup de monde en attaquant témérairement une hauteur fortifiée; puis les légions allèrent dans le Sud, où les Lucaniens et les Bruttians furent défaits. On tenta d'enlever Croton; mais Milon, venu de Tarente, y devança les Romains, et la garnison Épirote fit une sortie heureuse contre les assaillants. A peu de temps de là, le consul, à l'aide d'une ruse de guerre, sut la décider à quitter la ville, dont il s'empara pendant qu'elle était dégarnie (477). Autre fait important: les Locriens, qui jadis avaient livré à Pyrrhus les Romains détachés dans leur place, réparant leur trahison par une trahison nouvelle, massacrèrent les Épirotes qui les gardaient; en sorte que toute la côte du Sud, à l'exception de Rhegium et de Tarente, était désormais dans les mains des soldats de la République. Mais tous ces succès n'avaient rien de définitif. L'Italie du Sud était depuis longtemps sans défense; et Pyrrhus n'était rien moins que vaincu, tant qu'il restait maître de Tarente, et qu'il avait la facilité de recommencer la guerre. Les Romains, de leur côté, ne pouvaient pas songer à l'attaque de cette forte place. En face d'un capitaine hardi et éprouvé, ils se sentaient trop peu habiles eux-mêmes dans l'art des sièges, où les Grecs, nourris à l'école de Philippe de Macédoine et de Démétrius Poliorcète, auraient eu sur eux un immense avantage. Ils n'avaient point non plus la flotte nécessaire pour une telle entreprise; et quoique le traité avec Carthage leur eût pro-

281-275 av. J.-C.

278.

277.

277.